

BRUNO LAMBERT

PÈLERIN DE L'AUBE

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR



Du même auteur :

- Sur le chemin de mes rêves
- Entre enfer vert et paradis d'émeraude
- Le tour du monde des Marcheurs de la Terre
- Flore des Calanques, avec Anne Merry

EXTRAIT

*L'homme et la Terre ne font qu'un
Le plus beau des voyages est dans l'instant*

EXTRAIT

Avant-propos

L'homme d'aventure a toujours incarné la liberté. Liberté de croire et de penser, d'agir et même de provoquer... Il explore aussi bien l'espace géographique que les méandres de la psyché, les galaxies perdues et les légendes anciennes. Porté par la vigueur de son inspiration, il entraîne ses rêves dans une direction que les autres redoutent, et développe parfois des conceptions qui importunent l'ordinaire. L'aventurier est avant tout un créatif. Il expérimente, et son savoir naît de l'action.

En parlant de l'esprit d'aventure, Patrice Franceschi – ex-président de la Société des Explorateurs Français – écrit : *L'esprit d'aventure tient en quatre vertus – (...) le désir de découverte, la capacité au risque, le besoin de liberté et enfin l'aptitude au non-conformisme compris comme potentialité de remise en cause de l'ordre du monde. Toutes les autres qualités qui, a priori, semblent relever de l'esprit d'aventure,*

telles le courage, la curiosité, la force de caractère ou encore le goût de l'effort, sont en réalité les moyens de mise en œuvre de ces quatre vertus.

Cette action souvent, se superpose à un voyage intérieur, une quête initiatique plus ou moins exprimée selon les personnalités, les modes, ou les époques. Aller plus loin dans l'aventure c'est franchir des étapes, imaginer le monde et partager le rêve. Ce cheminement progresse au gré des équilibres entre les illusions et les bravades, les contentements et les acquis. La constance de l'effort, l'omniprésence de la mort, la sauvagerie des éléments, la relation intime à la matière, l'isolement... sont autant de passerelles lancées vers des dimensions invisibles qui nous incitent à percevoir le lien qui nous unit au reste du cosmos. C'est ainsi que de temps à autre, l'aventurier se meut en pèlerin et le logisticien en philosophe, usant impunément de son rationalisme pour explorer les champs multiples du spirituel.

Naturaliste, coureur d'exploit ou chercheur d'or... mes rêves d'enfant sont devenus des professions, mes rébellions d'adolescent des challenges et mon destin d'adulte un art de vivre. J'explore la Terre et ma relation à son âme, comme un sculpteur le ferait sur lui-même en façonnant le roc. Banquises, déserts et hautes montagnes sont mes alliés, comme l'océan et les marais. Plantes et bêtes sont mes amis, hommes primitifs, chamans et utopistes sont ma famille. Et tous

ensemble nous célébrons la vie en partageant le grand mystère. A mi-chemin entre l'explorateur et le penseur, je me nourris d'espace et d'aventure, d'introspection et d'attention, cherchant le juste accord entre la naissance et la mort, distillant la lumière dans le chaos des faux-semblants.

L'aventurier Mike Horn, connu pour l'engagement de ses défis, nous dit : *La nature est le seul élément qui rappelle l'homme à l'humilité et ne distingue ni ses fonctions ni ses richesses. La nature met tout le monde au même niveau. La véritable richesse ne se mesure pas à ce que vous avez mais à ce dont vous pouvez vous passer pour vivre. La véritable richesse ne peut s'acheter et rien ne peut vous l'enlever. La véritable richesse est ce que vous avez expérimenté en vous, ce qu'aucun argent ne peut acheter. L'aventure incarne toutes ces valeurs.*

Et de cette alchimie, s'ensuit une manière d'être qui apparaît dans ce voyage entre les lignes.

Écrit à partir de carnets de route et de souvenirs entrecoupés de songes et de méditations, ce livre n'est pas une fiction. Les textes qui le constituent ont été jetés sur le papier comme un oracle lancerait ses amulettes pour questionner le sort. Il relate un parcours d'une trentaine années, volontairement décousu dans l'espace et dans le temps, dans la narration également, pour surprendre le lecteur et le conduire au gré des dimensions entremêlées. Il est un long voyage au-delà

des apparences, dans un monde bien réel. Recroquevillé dans le cockpit rouillé d'un bâtiment pirate ou tourmenté par l'altitude et le mal des montagnes... la plupart de ces notes a été consignée dans des conditions très aléatoires. J'ai préféré en remanier certaines pour les rendre plus compréhensibles, de même que j'ai volontairement rebaptisé d'authentiques personnages afin de préserver leur anonymat.

Ces témoignages et ces chroniques ont tous pour dénominateurs communs l'amour de la Terre, des éléments sauvages et de la liberté. Ils sont aussi un hymne à l'aventure humaine doublé d'un nouveau cri d'alarme sur l'état de notre planète. Les mots sont un peu comme les kilomètres. Ils construisent les phrases, illustrent les pensées, les clarifient et les métamorphosent comme autant de balises qui illuminent la route du voyageur et de formules magiques qui lui ouvrent les portes.

Sans les porteurs de rêves l'homme s'éloignerait de toute forme de culture. Un *inutile indispensable* qui permet à chacun de nourrir sa réflexion, d'affiner l'œuvre de sa vie. C'est de ce libre arbitre et de l'accord qui en découle, que germeront peut-être dans le terreau de nos consciences les fondements d'un monde meilleur.

J'espère du fond du cœur vous faire rêver un peu plus loin et penser autrement...

Bonne route !

Le voyage du Tigre

Son regard noir inspire la sauvagerie et la bonté, la sagesse et l'audace. Il est racé. Peau mordorée comme la fange amazone, sourire clinquant comme le cristal du roc, chevelure anthracite comme le grand urubu. Épaules et bras tatoués, démarche féline et musculeuse, placidité féroce... Et puis la sueur et l'ardeur, la frénésie d'un dur labeur pour extraire des entrailles de la terre le métal assassin coupable de la fortune des uns et du malheur des autres. Pépites enivrantes arrachées aux carcasses flétries des esclaves exilés, poussières d'étoiles miroitant l'injustice et la servitude, billets ternis par la cupidité. L'or et la mort sont frère et sœur de sang, et l'un ne peut exister sans l'autre... paraît-il.

On le surnomme le Tigre, Miguellito. Né à Belém, territoire du Pará dans le Nordeste du Brésil, métissé d'une indienne et d'un père mulâtre. Il a fuit l'indigence et le vice des faubourgs insalubres, ceux qu'on préfère ignorer pour défendre la pureté des

nantis. Là où la pauvreté est tellement sale qu'on peut y souiller sa pensée, là où le crime est tellement méprisable qu'il faut en détourner les yeux. C'était hier, dans les confins bourbeux d'une *vertitude* amazonienne tachée de sang humain, de tafia frelaté et de larmes fatales. Quelque part isolé dans une jungle confuse, à cheval entre Guyane, Brésil et Surinam.

Dans la selva amazonienne, le tigre désigne le jaguar. Un somptueux félin qui vole la vedette à son cousin zébré de la lointaine Asie. Pour les Amérindiens cet animal symbolise la puissance, l'intégrité et la dualité. Il est fait pour régner, sur les autres comme sur lui-même. Il est libre, et c'est seulement le poids de sa raison qui le rendra ange ou démon.

Miguellito portait en guise de pendentif une délicate alliance au lieu de l'ordinaire pépite exhibant sa piété à la divinité dorée. Cette bague le reliait à sa femme et à ses deux enfants qu'il aimait plus que tout, plus que l'or. Les siens vivaient dans une bourgade très éloignée de la folie des hommes et des miasmes aurifères. C'est ainsi qu'il les protégeait. Lorsque je l'ai rencontré, il parcourait sa 39ème saison des pluies, un âge honorable pour un cow-boy de la selva. Son corps athlétique et meurtri était marqué d'empreintes douloureuses qui reflétaient la face cachée d'une profession ou l'âme souvent trépassée avant la chair. Coups de machettes, impacts de balles, morsures envenimées, piqûres de raie, fractures mal ressoudées... Pourtant, ce tigre là, malgré

ses cicatrices et ses blessures, était resté un homme de cœur et de valeur. Il était mon aîné d'une quinzaine d'années et m'enseigna les rudiments de l'orpaillage, tandis que je nourrissais ma boulimie de mondes perdus. Dans les bars de côte il était craint et respecté, surtout des âmes sombres qui rôdent volontiers dans l'antichambre de l'Eldorado. Le Tigre n'avait plus besoin de montrer les dents pour parcourir la jungle humaine. Cet homme me rassurait, ou plutôt, me confortait dans certains de mes choix. Car si la crainte engendre la méfiance, la loyauté est un puits de confiance. Il était un modèle d'indépendance et savait que pour vivre libre le prix à payer était parfois plus cher que la rançon sournoise d'une existence tranquille. Éclairé et lucide, il avait accepté qu'entre la naissance et la mort il y ait autre chose de plus précieux que l'or. Parfois les maîtres vagabondent et croisent le chemin d'un disciple en vadrouille, et c'est seulement ainsi qu'un enseignement réciproque vient à s'épanouir.

J'ai côtoyé Miguellito pendant trois ans sur un placer* qu'il dirigeait à la lisière des territoires inexplorés. Ses baraquements me servaient de camp de base. C'est donc chez lui que j'entreposais les vivres, l'essence et le matériel destinés aux explorations que je menais dans le secteur. Mes escales dans cette fourmilière dissimulée duraient rarement plus de trois jours. Soixante-douze heures durant lesquelles, entre deux siestes ou deux plongées (pour le pompage de l'or alluvionnaire), lors d'un

repas bien arrosé ou d'une partie de bûcheronnage, le Tigre me comptait son histoire par bribes et m'apprenait à naviguer dans l'univers obscurs du métal qui rend fou. Les garimpeiros*, pour la plupart, sont les proies d'un hasard qui les entraîne souvent dans une spirale asservissante dont ils ne peuvent s'échapper. Miguellito, en revanche, avait choisi sa vie et restait maître de son destin.

Voici en quelques lignes le récit de son épopée.

Adolescent, il a quitté sa ville natale porté par une grande vague de romantisme et d'illusion. Il pensait, ou croyait, que l'injustice et la misère étaient moins dures ailleurs. Il était fort, tant physiquement que psychologiquement, et qui plus était instruit car il savait lire et écrire. C'est au fil des rencontres, des joies et des galères, errant sur les chemins de latérite rouillée qu'il écrivait sa destinée et croquait son lendemain. Son cœur de samouraï l'a conduit jusqu'à l'or. Ce n'était pas tant pour s'enrichir, mais plutôt pour nourrir sa curiosité et satisfaire son désir d'aventure. Le pouvoir du livre l'avait déjà guidé dans les annales barbares du grand Eldorado dont il était un rejeton. De sang indien, son atavisme pour la forêt se révéla utile. Il découvrit très jeune l'enfer bourbeux de Serra Pelada, un gouffre de torture où des esclaves aveugles extraient l'or et la glaise dans une fièvre meurtrière.

Le Tigre, qui n'était qu'un jaguar pubère, ne sombra ni dans l'alcool ni dans les drogues, pas plus

que dans le fatalisme. Il réussit ainsi à maintenir contre vents et marées l'étincelle de son être. Pour défendre sa vie et recouvrer sa liberté, il dut parfois faire preuve de perspicacité et de brutalité, d'un peu de ruse et de beaucoup d'audace. Ainsi s'ouvrirent les portes de l'exil avec pour seul bagage une piètre connaissance de l'orpaillage, une perception opaque des conditions humaines et une découverte ambiguë de ses aptitudes secrètes. Loin d'être résigné, il s'engagea comme homme-grenouille dans les cités flottantes des concessions alluvionnaires de l'Amazone. À l'instar des gisements de Serra Pelada, ces tripots amphibies glorifiaient les aspects les plus sombres de l'espèce souveraine. Il découvrit l'univers sournois des plongées en eaux glauques, aspirant à l'aveugle les boues chargées de poudre jaune, esquivant au jugé les lames sanguinaires, assujetti au dérisoire flexible qui le sustentait en air comme un cordon de vie.

Le soir venu, la paye, au prorata du poids de métal jaune extrait, glissait dans son barda que mille pirates sans foi ni loi tentaient de dérober. Un garimpeiro *ordinaire*, dépense au jour le jour le gain de sa besogne dans l'alcool et les filles pour oublier sa détention. Il doit aussi garder un peu d'argent pour payer sa pension, autrement dit, pour entretenir son esclavage. Lorsqu'il se risque à fonctionner différemment, il devient vite la proie des tueurs de métier.

Le Tigre grandissait, sa lame s'affûtait, son âme se durcissait et les balles sifflaient. Il tuait ceux qui

cherchaient à l'abattre et se méfiait de tous, tendu et relax comme le félin qu'il incarnait. La grande plaine Amazone ingurgite et rejette les cadavres et la peine, et restitue aux hommes la monnaie de leurs crimes leur refusant le luxe d'une amnésie dorée. Mais le Tigre voulait rester un homme. Avait-il 20 ans ? Il s'était procuré cartes et boussole et savait s'en servir. Armé d'un sabre d'abattis et d'une besace, vêtu seulement d'un pantalon et d'un tee-shirt, il décida de se lancer dans une migration hallucinante...

Le jeune Miguel vagabondait nu-pieds dans le vaste Pará, louant sa force et sa bravoure contre de maigres cruzeiros ou pitance frugale. Il travaillait comme docker, pêcheur, bucheron, chasseur, porteur... tout ce que les muscles peuvent produire comme service lorsqu'on est pas gauche. Il vivotait et construisait sa destinée au jour le jour. Le célèbre Jack, je parle de Jack London, l'avait aussi marqué par ses aventures boréales, ici, sur l'équateur, au cœur de la misère. C'est ainsi que Miguel décida d'aller prospecter l'or du Klondike et de rejoindre Dawson, sa capitale légendaire.

Si la peur est un frein, l'inconscience est source de déboires. Miguellito ne souffrait d'aucun de ces excès. Il estima sa position, puis marqua d'une droite son précieux planisphère tel un long fil d'Ariane tendu vers un ailleurs meilleur. Sa première étape : Caracas, au Venezuela. Attraper cette grande ville au départ du

Pará par la forêt représente un périple d'environ 2000 kilomètres à vol d'oiseaux ! 2000 kilomètres de jungle, de miasmes et de contrées quasi inexplorées. Quand on admet qu'un broussard aguerri peut avancer seulement de quelques kilomètres par jour, voir de quelques centaines de mètres lorsque le relief est saturé, son voyage semblait inconcevable ! Même si de temps à autre il est possible de parcourir de grandes distances par le chemin de l'eau. Miguellito savait tout cela, cependant sa détermination était à l'image des territoires qu'il voulait traverser : illimitée. Il savait pêcher, fabriquer des arcs et chasser, se diriger, se défendre, construire des radeaux. Ses connaissances, il les avaient acquises au fil de son errance et héritées de ses origines. Son horizon était ouvert.

Le Tigre maintenait son cap. Tandis qu'il parcourait les méandres incertains des rivières et des fleuves, il explorait inconsciemment les tréfonds de son être. Il grandissait, mûrissait, s'épanouissait. Seul, des mois durant dans les jungles sans nom de cette partie du monde. Lorsqu'il croisait une piste il la suivait, rencontrait des familles, riait, mangeait, travaillait ou se reposait, aimait ou se battait. Et puis la maladie et les piqures, la touffeur asphyxiante et la brûlure des canotages, l'appréhension sournoise d'un invisible omniprésent peuplaient son quotidien de rêves et de conquêtes. Il rencontra des hommes sauvages et nus, inconnus de tous. Des *first contacts* totalement ignorés des ethnologues et des anthropologues. Explorateur

malgré lui, il partageait la vie de ces peuplades avec lesquelles il communiait par le rire et le mime. Les chamans l'initièrent au monde des esprits et à la connaissance des plantes, les chasseurs lui apprirent le pistage. Il redevenait l'indien qu'il était à moitié et peu lui fallut pour qu'il reste à demeure dans ces tribus secrètes, bien moins sauvages que les archives qu'il avait entassées. L'homme gagnait du terrain et refoulait chaque jour l'ombre fantomatique de l'animal traqué qu'il était jusqu'alors. Sa nouvelle vie, enrichie de ses expériences, lui offrait le pouvoir d'un passe-partout que rien ne pouvait arrêter, sinon peut-être le froid polaire...

Les mois passèrent, puis les années. L'Indien sauvage redevint civilisé. Le temps nécessaire. Caracas : rivière d'asphalte, jungle bétonnée, faune urbaine. Le Tigre était devenu puissant et invincible. De sa griffe de feu il continuait d'écrire sa destinée. Dans la cité latine, tous furent impressionnés par son périple. Les portes s'ouvrirent, il ne manquait ni de travail, ni d'argent. Il s'embarqua pour les Etats-Unis et le Canada, via Panama et l'océan Pacifique. Une autre ligne droite, celle de la côte occidentale du continent, le conduisit jusqu'à Vancouver, puis en Alaska où il apprit l'anglais. De fil en aiguille il réussit à remonter le filon de ses rêves enfoui dans le permafrost glacé d'un monde imaginé, faute d'être imaginaire. Au-delà des confins alaskiens, il parvint en Arctique et finit par toucher le cercle polaire. Arrivèrent les taïgas et les steppes des provinces du Klondike, le pays des pépites de London.

Il reprit le travail de l'or. Mais celui-ci était aussi pénible que dans sa jungle natale. Il découvrit qu'au nord il y avaient aussi des cow-boys belliqueux, des utopistes fiévreux et des romantiques en dérive. Il comprit que le monde des hommes restait étonnamment le même, même quand la nature change. Miguellito souffrait du froid. Son expérience nordique ne dura pas longtemps. Quand il eut suffisamment d'argent pour survoler d'une traite le Canada polaire et les Etats-Unis, il rejoint les Antilles et fit escale à La Barbade. Désormais, les chapkas, les boots et les parkas demeureraient dans un entrepôt de Dawson. Il renoua avec le short à fleur, la casquette et les tongs ! Qu'a-t-il fait précisément sur cette île enchantée ? De la prospection c'est sûr, et quelques autres fonctions plus ou moins illicites qu'il invoquait seulement à demi-mots. Toujours est-il que son escale caraïbienne ne dura pas non plus.

Retour à la case départ : Belém. Les femmes se seraient battues pour lui, mais il n'en voulait qu'une. Le désir d'être père tempéra sa soif d'aventure. Il se maria avec une fille du Pará, puis émigra vers la Guyane française où il y avait beaucoup d'or. Blanchi jusqu'à la couverture de son passeport, le Tigre survolait les frontières sans peine. Les Guyanais connaissaient sa légende et recherchaient des hommes comme lui. Il devint chef de placer et dirigea un melting-pot ethnique de prospecteurs rompus aux conditions les plus pénibles. Hindous, Surinamiens,

Indiens et Brésiliens, Créoles... tous le respectaient. Les armes servaient uniquement à chasser et à défendre le site. L'alcool n'était ni prohibée ni obligée, chacun était en mesure de consommer ce qu'il désirait pour se délier la langue et reposer ses muscles. Il n'y avait quasiment pas de rixe. Aucune femme ne visitait le campement. Tous étaient libres et chacun mesurait la valeur de cet équilibre. Tous étaient responsables. La confiance régnait et l'or n'était pas caché. Nous pouvions y accéder sans que personne ne s'y oppose. L'or et la mort avaient rompu leur lien de sang.

En partageant le quotidien du Tigre j'ai compris que l'utopie n'était pas une chimère. Celle de Miguelito était le fruit d'une libre intelligence et d'une grande expérience. Comme le tentèrent souvent des groupes de mystiques, de philosophes ou de forbans, de nombreuses entreprises se soldèrent par l'échec. On ne peut évidemment statuer de la viabilité d'une société utopique, même réduite, uniquement sur le long terme et j'ignore ce qu'est devenu le Tigre. Mon dernier contact avec lui remonte à 1991. Ceci dit, le placer fonctionnait déjà ainsi depuis plusieurs années. Alors pourquoi autant d'échecs ? Probablement parce que les fondements mêmes de ces initiatives sont toujours trop enracinés dans la révolte et dans la fuite, aussi dans l'habitude. D'où la nécessité, peut-être, d'avoir des chefs de file audacieux et totalement affranchis des préceptes usuels, afin de ne pas reproduire *un* contraire qui finira inévitablement par souffrir des mêmes

erreurs que les systèmes rejetés. Toujours est-il que pour comprendre efficacement un système, il faut d'abord s'en retirer. Celui que j'aime appeler le Tigre n'a jamais prétendu changer le monde. Il n'avait pas non plus l'intention de se corrompre plus qu'il ne l'avait décidé. C'est simplement sa vie, atypique et marginale, ensoleillée ou ombragée, qui l'a conduit à établir une communauté harmonieuse avec des sujets que la plupart des gens n'aimeraient pas rencontrer dans une ruelle sombre !

Placer : site d'exploitation de l'or.

Garimpeiros : chercheurs d'or.

